

# Entre deux saisons

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 13

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206772>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

N'ayez peur, je n'en ferai rien. Je voudrais seulement vous engager à lire cette page — après, vous lirez toutes les autres, c'est certain. Il s'agit du récit que Balmat fit à Dumas de sa conquête du Mont-Blanc.

Dumas, en excursion à Chamonix, avait convié à dîner le célèbre guide de de Saussure, espérant bien l'amener peu à peu à lui faire le récit de ses exploits, de sa première ascension au Mont-Blanc.

Mais passons la parole à Dumas, ou plutôt à Balmat, lui-même.

#### Le vainqueur du Mont-Blanc.

« Au dessert, je mis la conversation sur les exploits de Balmat. Le vieillard, que le vin de Montmeillan avait rendu gai et bavard, ne demandait pas mieux que de me les conter. Le surnom de Mont-Blanc, qu'il a conservé, prouve du reste qu'il est fier des souvenirs que j'invoquais.

« Il ne se fit donc pas prier lorsque je l'invitai à me raconter tous les détails de sa périlleuse entreprise. Seulement, il me tendit son verre, je le remplis.

« — Avec votre permission, mon maître, me dit-il en se levant.

« — Certes, et à votre santé, Balmat!

« Nous trinquâmes.

« — Pardieu! dit-il en se rasseyant, vous êtes un bon garçon.

« Puis il vida son verre, fit claquer sa langue, cligna des yeux en se reversant sur le dossier de sa chaise, essayant de rappeler ses idées.

« Quant à moi, je pris mon album et mon crayon, et je me préparai à écrire.

« C'est donc le récit pur et simple de Balmat que je vais mettre sous les yeux du lecteur.

« Hum! c'était, ma foi, en 1786; j'avais vingt-cinq ans, ce qui m'en fait aujourd'hui, tel que vous me voyez, soixante-douze bien comptés.

« J'étais bon là... Un jarret du diable et un estomac d'enfer! J'aurais marché trois jours de suite sans manger. Ça m'est arrivé une fois, que j'étais perdu dans le Buet. J'ai croqué un peu de neige, voilà tout. Je me disais de temps en temps, en regardant le Mont-Blanc de côté :

« — Oh! farceur, tu as beau faire et beau dire, va, je te grimperai dessus quelque jour. Enfin, c'est bon...

« Voilà que ça me trottait toujours dans la tête, le jour comme la nuit. Le jour, je montais dans le Brévent, d'où l'on voit le Mont-Blanc comme je vous vois, et je passais des heures entières à chercher un chemin.

« — Bah! j'en ferai un, s'il n'y en a pas, que je disais; mais il faut que j'y monte.

« La nuit, c'était bien autre chose: je n'avais pas plus tôt les yeux fermés que j'étais en chemin. Je montais d'abord comme s'il y avait eu une route royale, et je me disais :

« — Pardieu! j'étais bien bête de croire que c'était si difficile d'arriver au Mont-Blanc.

« Puis, petit à petit, le chemin se rétrécissait; mais c'était encore un joli sentier comme celui de Flégère; j'allais toujours. Enfin, j'arrivais à des endroits où le sentier s'effaçait, à des endroits inconnus, quoi! la terre mouvait, j'enfonçais dedans jusqu'aux genoux. C'est égal, je me donnais une peine! Qu'on est bête quand on rêve!... C'est bien, j'en sortais à la longue; mais ça devenait si roide, que j'étais obligé d'aller à quatre pattes: c'était bien autre chose, alors! Toujours de plus difficile en plus difficile. Je mettais mes pieds sur des bouts de rocher, et je les sentais remuer comme des dents qui vont tomber; la sueur me coulait à grosses gouttes; j'étouffais, que c'était un cauchemar! N'importe, j'allais toujours; j'étais comme un lézard le long d'un mur; je voyais la terre s'en aller sous moi: ça m'était égal, je ne regardais encore qu'en l'air, je voulais arriver; mais c'étaient les jambes!... moi, qui ai des jarrets solides, je ne pouvais plus les plier, je me retournais les ongles sur les pierres, je sentais que j'allais tomber, et je disais :

« — Jacques Balmat, mon ami, si tu n'attrapes pas cette petite branche-là, qui est au-dessus de ta tête, ton compte est bon.

« La maudite branche, je la touchais du bout des doigts; je me râclais les genoux comme un ramoneur. Ah! la branche, ah! je la pinçais. Allons!... Ah! cette nuit-là, je me la rappellerai toujours: ma

femme m'a réveillé par le plus vigoureux coup de poing!... Imaginez-vous que je m'étais accroché à son oreille, et que je la tirais comme un morceau de gomme élastique... Ah! pour cette fois, je me dis :

« — Jacques Balmat, il faut que tu en aies le cœur net.

« Je sautai donc à bas du lit, et je mis mes guêtres.

« — Où vas-tu? me dit ma femme.

« — Chercher du cristal, que je répondis.

« Je ne voulais pas lui conter mon affaire.

« — Et ne sois pas inquiète, continuai-je, si tu ne me vois pas revenir ce soir. Si je ne suis pas rentré à neuf heures, c'est que je coucherais dans la montagne.

« Je pris un bâton solide, bien ferré, double en grosseur et en longueur d'un bâton ordinaire; j'emplis ma gourde d'eau-de-vie, je mis un morceau de pain dans ma poche, et en route!

« Quatre heures après j'étais aux Grands-Mulets: c'était déjà quelque chose. J'avais gagné mon déjeuner; je cassai une croûte, je bus un coup. C'est bon.

« J'étais assez inquiet de savoir si je trouverais plus haut un endroit où passer la nuit. J'avais beau chercher à droite et à gauche, je ne voyais rien. Enfin je me remis en route à la grâce de Dieu!

« Au bout de deux heures et demie, je trouvai une belle place nue et sèche; le rocher perçait la neige, et m'offrait une surface de six ou sept pieds: c'était tout ce qu'il me fallait, non pas pour dormir, mais pour attendre le jour d'une manière un peu moins dure que dans la neige. Il était sept heures du soir; je cassai mon second morceau de pain, je bus une seconde goutte, et m'installai sur le rocher où j'allais passer la nuit: ça ne me prit pas grand temps, le lit n'était pas long à faire.

« Sur les neuf heures, je vis venir l'ombre qui montait de la vallée comme une fumée épaisse, et s'avavançait lentement vers moi. A neuf heures et demie, elle m'atteignit et m'enveloppa: cependant, je voyais encore au-dessus de moi les derniers rayons du soleil couchant, qui avaient peine à quitter la plus haute sommité du Mont-Blanc. Je les suivis des yeux tant qu'il y restèrent. Enfin ils disparurent, et le jour s'en alla. J'avais à ma droite, à la portée de ma main, un précipice de huit cents pieds de profondeur. Je ne voulais pas m'endormir, de peur de rouler dans la ruelle en rêvant; je m'assis sur mon sac, et je me mis à battre des pieds et des mains pour entretenir la chaleur. Bientôt la lune se leva pâle et dans un cercle de nuages, qui la voilèrent tout à fait sur les onze heures. En même temps, je voyais descendre de l'aiguille du Goûter un coquin de brouillard qui ne m'eut pas plus tôt atteint, qu'il se mit à me cracher de la neige à la figure. Alors je m'enveloppai la tête avec mon mouchoir, et je lui dis :

« — C'est bon, va ton train.

« A chaque minute, j'entendais la chute des avalanches, qui grondaient en roulant comme le tonnerre. Les glaciers craquaient, et à chaque craquement je sentais la montagne remuer. Je n'avais ni faim ni soif, et j'éprouvai un singulier mal de tête, qui me prenait au haut du crâne, et qui descendait jusqu'aux sourcils. Pendant ce temps-là, le brouillard n'arrêtait pas. Mon haleine s'était gelée contre mon mouchoir, la neige avait mouillé mes habits: il me sembla bientôt que j'étais tout nu. Je redoublai la rapidité de mes mouvements, et je me mis à chanter, pour chasser un tas d'idées bêtes qui me venaient dans l'esprit. Ma voix se perdait sur cette neige, aucun écho ne me répondait: tout était mort au milieu de cette nature glacée; ma voix me faisait à moi-même une drôle d'impression. Je me tus, j'avais peur.

« A deux heures, le ciel blanchit vers l'orient. Avec les premiers rayons du jour, je sentis le courage me revenir. Le soleil se leva, luttant avec les nuages qui couvraient le Mont-Blanc; j'espérais toujours qu'il les chasserait; mais, sur les quatre heures, les nuages s'épaissirent, le soleil s'affaiblit, et je reconnus que ce jour-là il me serait impossible d'aller plus loin. Alors, pour ne pas tout perdre, je me mis à explorer les environs, et je passai toute la journée à visiter les glaciers et à reconnaître les meilleurs passages. Comme le soir venait, et le brouillard à sa suite, je descendis jusqu'au Bec-à-l'Oiseau, où la nuit me prit. Je passai celle-là mieux que l'autre, car je n'étais plus sur la glace, et je pus dormir un peu. Je me réveillai transi, et, aussitôt

que le jour parut, je redescendis vers la vallée, ayant dit à ma femme que je ne serais pas plus de trois jours.

« Je n'avais pas fait cent pas hors des dernières maisons, que je rencontrai François Paccard, Joseph Carrier et Jean-Michel Tournier: c'étaient trois guides; ils avaient leur sac, leur bâton et leur costume de voyage. Je pensai qu'ils tentaient le voyage que je n'avais pu faire; d'autant plus que M. de Saussure avait promis une récompense au premier qui atteindrait le haut du Mont-Blanc. Une ou deux questions que me fit Paccard me confirmèrent dans mon opinion. Je le vis alors échanger avec les autres un signe d'intelligence que je fis semblant de ne pas apercevoir. Ils se retirèrent à l'écart, se consultèrent entre eux, et finirent par me proposer de monter tous ensemble; j'acceptai; mais j'avais promis de rentrer, et je ne voulais pas manquer de parole à ma femme. Je revins donc chez moi pour lui dire de ne pas être inquiète, changer de bas et de guêtres, et prendre quelques provisions. A onze heures du soir, je partis de nouveau sans me coucher, et, à une heure, je rejoignis mes camarades au Bec-à-l'Oiseau. Ils dormaient comme des marmottes; je les réveillai: en un instant ils furent sur pied, et nous nous mîmes tous les quatre en marche. Ce jour-là, nous arrivâmes vers les trois heures au dôme du Goûter. Déjà l'un de nous, Paccard, avait manqué d'air un peu au-dessus des Grands-Mulets, et il est resté couché sur l'habit de l'un de nos camarades.

« Parvenu au sommet du Dôme, nous vîmes, sur l'aiguille du Goûter, bouger quelque chose de noir que nous ne pouvions distinguer. Nous ne savions pas si c'était un chamois ou un homme. Nous criâmes, et l'on nous répondit; puis, au bout d'un instant, comme nous faisons silence pour entendre un second cri, ces paroles nous arrivèrent :

« — Ohé! les autres! attendez, nous voulons monter avec vous.

« Nous les attendîmes, en effet. Au bout d'une demi-heure, ils nous rejoignirent: c'étaient Pierre Balmat et Marie Coutet, qui avaient fait le pari, avec les autres, d'être parvenus avant eux au dôme du Goûter; leur pari était perdu. Pendant ce temps, pour utiliser les moments, je m'étais aventuré à la découverte, et j'avais fait un quart de lieue à peu près à cheval sur l'arête en question, qui joint le dôme du Goûter au sommet du Mont-Blanc: c'était un chemin de danseur de corde; mais c'est égal, je crois que j'aurais réussi à aller jusqu'au bout, si la pointe Rouge ne fût venue me barrer le chemin. Comme il était impossible d'avancer plus loin, je revins vers l'endroit où j'avais quitté les camarades; mais il n'y avait plus que mon sac: désespérant de gravir le Mont-Blanc, ils étaient partis en disant :

« — Balmat est leste, il nous rattrapera.

« Je me trouvais donc seul, et un instant je balançai entre l'envie de les rejoindre et le désir de tenter seul l'ascension. Leur abandon m'avait piqué; puis quelque chose me disait que, cette fois, je réussis. Je me décidai donc pour ce dernier parti; je chargeai mon sac et me mis en route: il était quatre heures du soir. (A suivre.)

#### Entre deux saisons

Le Théâtre a fermé momentanément ses portes. La saison de comédie est terminée. Elle n'a rien à envier à celles qui l'ont précédée, quoi qu'en puissent dire certains esprits chagrins. Le 12 avril, commencera la saison d'opéra, et l'on ne parlera plus de ces vaines jérémiades.

Au Kursaal, la revue *Il pleut Bergières!* tient toujours l'affiche. Ceux qui l'ont vue ne s'en étonnent point; ceux qui ne l'ont point encore applaudie feront bien d'y aller sans retard. Ils n'auraient d'ailleurs aucune excuse d'y manquer. A l'attrait réel du spectacle, il faut ajouter un avantage qu'apprécieront tous nos lecteurs n'habitants pas Lausanne: le soir, le spectacle est terminé à 11 h. 25; en matinée, à 5 h. 25. Pas besoin de découcher ni de souper hors de chez soi. — Il n'y aura pas de matinée le Vendredi-Saint et le lundi de Pâques.

Au Lumen et au Lux la variété et la richesse des programmes est la meilleure justification de l'empressement croissant du public.

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRA!

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.